

Le deuil entre dans la transe, rapide comme un coup de fouet

Cavalcades stupéfiantes, effondrements vertigineux : le Congolais DeLaVallet Bidiefono invente une danse survitaminée donnant à voir le compagnonnage spirituel entre les vivants et les morts, si familier en terre africaine.

Envoyée spéciale.

Le Congolais DeLaVallet Bidiefono présente *Au-delà*, au cloître des Célestins, un lieu qu'il considère comme spirituellement « chargé » (1). Le chorégraphe sait plus que jamais créer des atmosphères de haut voltage. Durant une heure, les six interprètes (deux femmes et quatre hommes, dont Bidiefono lui-même) inventent des cavalcades stupéfiantes, des effondrements vertigineux, une danse panique extrêmement physique qui donne à voir la mort en face. « *La mort est nichée partout dans le quotidien à Brazzaville* », nous dit Bidiefono, devenu danseur en 1998, dans un pays où les guerres civiles se succèdent depuis les années 1990. « *Chez nous, les veillées durent au minimum six jours.* »

Une danse proprement macabre s'empare des interprètes lancés à toute vitesse sur le plateau. Les chutes, fréquentes, sont suivies de brusques redressements. Le catalogue d'impressions et de sensations suscitées est in-



Durant une heure, les interprètes créent, dans ce cloître des Célestins spirituellement « chargé », explique le chorégraphe, une danse panique très physique, refusant ainsi l'immobilité face à la mort.

fini. Sur ce grand théâtre de la cruauté (où une échelle et un escabeau symbolisent le passage entre terre et ciel), la violence venimeuse des contacts crée des formes sans cesse détruites. Emportés par le rythme d'une batterie sortie de ses gonds (Armel Malonga)

et les déflagrations de la guitare rock (Morgan Banguissa), les danseurs font semblant de passer de vie à trépas en roulant au sol avec la rapidité d'un coup de fouet. Hanches et vertèbres cervicales, très sollicitées, trinquent sans merci. Les mouvements, asphyxiés

par des vapeurs épaisses surgies du fond du cloître, sont ranimés de justesse à l'aide de tapes brutales dans le dos de chacun. L'ensemble ne nous fait-il pas toucher de près au caractère transitoire de l'homme ? DeLaVallet Bidiefono choisit de faire jouer le

rôle de la mort, cette horrible travailleuse, par un des interprètes, juché sur un escabeau, en jupe longue, le torse nu, des projecteurs latéraux font saillir les os de ses pommettes. Secoué de spasmes, il ricane d'une façon atroce. Cette mise en scène de la mort et du deuil en demi-teinte nécessite aussi de scruter dans l'ombre des figures qu'on dirait revenues de tout. À trois reprises, Athaya Mokonzi (surnommé le Tom Waits congolais), possible incarnation du diable, assène de sa voix formidable le texte de Diédonné Niangouna, qui accuse, à tour de rôle, son propre pays et la marche du monde. Pas de larmes dans ce spectacle, mais beaucoup de rires nerveux à destination des défunts d'un pays martyr de lui-même. On dirait que l'art sert ici à tenter désespérément, avec une folle énergie, de colmater – par le chant, la musique et la danse – les brèches d'une communauté meurtrie. Un travail magnifique.

MURIEL STEINMETZ

(1) Jusqu'au 25 juillet, à 22 heures.